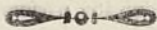


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERTEUR, traduit par A. COLINCAMP (3<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — LA MAISON DE FOUS, par EDGARD POÉ, traduction de B. H. RÉVOIL (2<sup>e</sup> partie). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

L'été est tout à fait arrivé, il étale de tous côtés sa pompe de fleurs et de verdure; Paris est à ce moment où son beau monde sur le point de le quitter brille de tout son éclat extérieur sous les gais rayons du soleil; c'est le moment des promenades en voiture découverte, et même des courses à pied; les soirées sont finies, les concerts ont cessé, les théâtres offrent en vain quelques bonnes pièces et l'élite de leur troupe, on ne vit plus qu'en plein air; cette saison est si courte à Paris que chacun veut en profiter, et la grande ville gagne à ce sentiment général un aspect animé et joyeux qui dure peu, mais lui donne peut-être sa physionomie la plus séduisante; un peu plus tôt on avait des brumes au lieu de soleil; un peu plus tard on aura dans les rues et les promenades des provinciales au lieu de Parisiennes. Ce beau ciel excite à la toilette au moins autant que les dorures et les lustres des salons; une robe un peu défraîchie passe encore un soir d'hiver, les bougies sont indulgentes; mais le soleil est d'une impartialité terrible dans sa justice; avec lui, un chapeau fané est fané, et toute robe dit son âge au grand jour avec la rectitude d'un procès-verbal; il faut donc s'occuper de ses toilettes au moins autant en cette saison que l'hiver, si on ne veut encourir ce reproche de lèse-élégance si fort redouté des femmes.

Certaines maisons prennent à tâche de faciliter autant que possible ce travail de la composition des pa-

rures d'été, il faut nommer en tête de ces maisons habiles et privilégiées du grand monde la maison Minette, qui fait autant d'efforts pour soutenir une belle et ancienne réputation que si elle en avait une nouvelle à fonder. Madame Minette a eu l'ingénieuse idée de composer des parures complètes qui offrent réunies tous les éléments d'une toilette du meilleur goût; près de la robe, faite avec cette grâce dont madame Minette possède le secret héréditaire, on voit le chapeau le plus convenable pour l'accompagner; puis un mantelet délicieux, et tout jusqu'à la lingerie faite et disposée dans le but de concourir à un ensemble harmonieux. Ces toilettes spéciales et assorties sont la suprême élégance de l'été, et sauvent du danger de ces disparates de formes et de couleurs qui sont souvent si nuisibles et font paraître laids deux objets qui pris séparément auraient paru charmants. Quoique ce soit assurément un luxe d'avoir en nombre égal des chapeaux, robes et mantelets, la chose n'est pas aussi coûteuse qu'on pourrait le supposer d'abord, en ce sens que ces délicieuses toilettes empruntent leur charme bien plus à leurs formes et à leurs couleurs qu'à l'étoffe qui les compose. Madame Minette a fait pour plusieurs jeunes femmes du faubourg Saint-Germain déjà parties pour leurs terres des robes en piqué imprimé bordées en lacet blanc, qui sont la plus simple et la plus jolie des toilettes de campagne; les unes à tout petits dessins étaient faites en peignoir; d'autres, couvertes de touffes de fleurs admirablement dessinées, étaient faites à longues basques ou avec des casaques-jupes; quelques-unes portaient des boutons autour, d'autres des brandebourgs viennois disposés sur le devant avec une originalité de forme toute nouvelle. Pour le dîner ou les visites, madame Minette leur a composé un assortiment de robes de jaconas ou de mousseline d'une grâce exquise; ces robes, à deux jupes pour la plupart, avaient des corsages décolletés sur lesquels se posait un petit fichu Marie-Antoinette fait à bouts très-longs en étoffe pareille à la robe, et ruché tout autour aussi en pareil; rien de plus simple que ces toilettes tout entières taillées dans la même pièce d'étoffe; mais ce que nous ne pouvons décrire, c'est le goût qui a présidé au choix de ces mousselines, de ces organdis, de ces jaconas, destinés à parer tant



de belles et aristocratiques personnes. Une robe du même genre achetée au premier magasin venu peut être affreuse, mais madame Minette est une artiste en élégance, elle a la grande science si nécessaire à Paris : elle sait choisir; aussi quelle distinction rare dans les dessins de tous ses tissus, quelles délicieuses guirlandes, quels semis délicats, quels bouquets précieusement dessinés! Il les faut voir, car la description devient tout à fait insuffisante en pareille circonstance.

— Madame Minette fait de délicieux petits chapeaux de campagne en paille américaine qu'elle joint à tous ces envois champêtres; les uns sont à jours doublés de soie, les autres entourés d'un léger feuillage ou d'un velours de nuance vive. Les plumes sont toujours jolies, mais on les regarde comme plus habillé, elles accompagnent les robes brodées et le chapeau Diana Vernon, que les femmes porteront beaucoup aux eaux et à la campagne pour se dédommager de l'ostracisme dont le caprice de Paris les a frappés.

Puisque nous parlons chapeaux, rendons hommage au goût que viennent de déployer les dames Noël dans leurs dernières créations; leurs chapeaux de paille de riz ornés de crêpe, leurs chapeaux de paille d'Italie avec plumes posées à l'impériale, et leurs guirlandes *princesse Mathilde* sont jusqu'à présent les plus jolies nouveautés de la saison : une guirlande de narcisses et de lilas avec ruban jaune tourné autour de la forme du chapeau, une touffe de pavots rouges mêlée à une branche de mûres sauvages, voilà deux ornements de chapeaux dont les dames Noël font un chef-d'œuvre d'élégance; elles font encore un bouquet de la fleur appelée *couronne impériale*, qui se nuance de différents tons de jaune, et qu'elles entourent d'un feuillage exotique épais et velouté; le chapeau se complète par des blondes mêlées de jais blanc; rien de distingué comme ce chapeau, qui a le cachet inimitable d'un goût exceptionnel; parfois leurs pailles de riz sont couvertes de légères arabesques de velours noir; d'autres fois des bouillons de crêpe lisse de couleur claire forment le bord du chapeau et du bavolet, ainsi que le fond de la forme, et la paille, au lieu d'être le principal, devient un accessoire; c'est aussi fort gracieux. Pour jeunes filles, les dames Noël posent sur de la paille de riz cousue une grosse touffe de boutons de roses attachée par un nœud de velours noir; le chapeau est bordé de noir, les brides sont blanches, et entre les deux ruches de blonde du dessous passe un mignon bandeau de boutons de roses; cela est d'une simplicité et d'une fraîcheur adorables, et sied à ravir à tous ces jolis visages de quinze à vingt ans qui vont demander à mesdames Noël un cadre digne de leur grâce.

Les chapeaux ne suffisent pas à rendre charmantes : toute femme doit en outre prendre par ces chaleurs les plus grands soins de son teint et de sa peau, rien n'est plus efficace pour se garantir du hâle que l'usage habituel de l'*acétine* de Faguer-Laboullée; cet excellent parfumeur, grâce à ses connaissances spéciales en chi-

mie et en pharmacie, a pu combiner la composition de l'*acétine* de manière à en faire un tonique précieux; en en versant chaque jour quelques gouttes dans l'eau de la toilette, on ne tarde pas à s'apercevoir que la peau acquiert une fermeté remarquable : les pores se resserrent peu à peu, et s'opposent ainsi aux deux fléaux d'été des femmes délicates : la poussière et la transpiration. La pommade à base de quinquina est aussi fort salutaire à employer pendant les chaleurs; son action fortifiante est nécessaire aux cheveux fatigués par les coiffures et les veilles de l'hiver; quant à l'*amandine*, elle est trop connue pour adoucir la peau et l'entretenir souple et douce pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement. Outre ses excellents produits hygiéniques, Faguer-Laboullée va préparer sa lotion à la fraise, qui, employée dans la saison, garantit les peaux fines de toute altération, et leur communique un parfum et une fraîcheur qu'aucun cosmétique ne peut jamais produire; nous n'étonnerons personne en disant que la maison Faguer-Laboullée envoie sa lotion à la fraise jusque dans les deux Amériques, où on recherche beaucoup son parfum, aussi suave que celui du fruit fraîchement cueilli.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de mousseline brodée à quatre volants avec jupe de dessous ornée d'entre-deux de dentelle et d'entre-deux brodés. Casaque pareille à la jupe de dessous. Nœuds de taffetas rose. Chapeau irlandais en paille grise avec plumes. Bottines de satin gris. Gants de chevreau.

*Seconde toilette.* — Jupe de taffetas gris chiné avec quatre volants bordés d'une large bande de taffetas lilas. Basquine de dentelle noire et de petit velours noir. Chapeau de crêpe blanc orné de primevères de la Chine. Gants de chevreau.

### LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

#### IV.

C'est en vain que les yeux d'Elspar s'étendaient au loin sur le sentier, depuis les premières lueurs de



l'aube jusqu'aux derniers rayons du soleil à son déclin. Aucune poussière en s'élevant ne lui annonçait un béret avec ses plumes flottant au gré du vent. Elle ne voyait pas non plus d'armure étincelante. Le voyageur solitaire marchait lentement et avec indifférence, portant la redingote brune des basses terres, le tartan teint en noir ou en pourpre, selon qu'il voulait obéir ou échapper à la loi qui interdisait de le porter avec ses couleurs bigarrées.

Le montagnard, découragé par les règlements rigoureux, mais peut-être nécessaires qui proscrivaient un costume et des armes où il voyait un droit naturel, laissait voir un front abattu et une contenance assez morne. Ce n'était pas dans cet homme avili qu'Elspat aurait reconnu la légère et libre allure de son fils, maintenant régénéré, pensait-elle, puisqu'il avait foulé aux pieds tous les signes de l'esclavage saxon.

Chaque nuit, quand venaient les ténèbres, elle s'éloignait de sa porte toujours ouverte, pour se jeter sur une couche inquiète où elle ne trouvait pas le sommeil. « Le brave et le terrible, disait-elle, marche pendant la nuit; ses pas retentissent dans l'ombre lorsque tout se tait excepté l'ouragan et la cataracte : le daim timide, au contraire, ne vient que lorsque le soleil éclaire le pic de la montagne; mais le loup audacieux marche aux rouges clartés de la lune d'août. » C'est en vain qu'elle raisonnait ainsi. La voix tant souhaitée de son fils ne la dérangeait pas de l'humble couche où elle s'étendait en rêvant à son retour. Hamish ne venait pas.

L'espoir différé, dit le sage roi, rend le cœur malade, et quelque solide que fût la constitution d'Elspat, elle commençait à sentir qu'elle n'était pas de force à endurer les fatigues auxquelles l'exposait sa tendresse inquiète et sans bornes; mais un matin de bonne heure l'apparition d'un voyageur sur le sentier solitaire de la montagne raviva toutes ses espérances, qui commençaient à se changer en un désespoir indifférent. Il n'y avait aucun signe de soumission aux Saxons dans cet étranger. A distance elle pouvait voir flotter les plis de son plaid serré au ceinturon; ils tombaient avec grâce derrière lui, aussi bien que sa plume, qui, placée sur son béret, indiquait son rang et sa naissance distinguée. Il portait un fusil sur son épaule; sa claymore pendait à ses côtés avec les accessoires ordinaires, la dague, le pistolet et le *sporrannmollach* (4). Cependant, avant que ses yeux eussent distingué tous ces détails, les pas légers du voyageur se pressaient, et il agitant son bras en signe de reconnaissance. Un moment plus tard, Elspat tenait dans ses bras son enfant chéri, paré du costume de ses ancêtres, et paraissant aux regards maternels le plus beau des hommes entre dix mille.

Les premiers épanchements de leur affection, il serait

(4) C'est une sorte de bourse en peau de chèvre que les montagnards attachent à leur ceinture.

impossible de les décrire. Des bénédictions se mêlaient aux épithètes passionnées que fournissait à Elspat son langage énergique pour exprimer les ravissements de sa joie sauvage. Sa table fut bien vite convertie de tout ce qu'elle pouvait offrir; la mère regardait le jeune soldat tandis qu'il partageait avec elle quelques rafraîchissements. Quels sentiments semblables et pourtant différents elle trouvait en elle, quand elle se rappelait le temps où elle le voyait tirer ses aliments de son propre sein!

Quand le tumulte de la joie fut apaisé, Elspat se montra impatiente de connaître les aventures de son fils depuis qu'ils étaient séparés; elle ne put s'empêcher de blâmer vivement sa témérité à traverser les collines en plein jour, quand il y avait une pénalité si sévère contre ce délit, et lorsque tant d'habits rouges rôdaient dans le pays.

« Ne craignez pas pour moi, ma mère, dit Hamish d'un ton fait pour la délivrer de toute anxiété et pour-tant quelque peu embarrassé; je puis porter le *breadcan* (1) à la porte du Fort-Auguste si cela me plaît.

— Oh! ne sois pas trop hardi, mon bien-aimé Hamish, quoique ce défaut aille bien au fils de ton père... Cependant ne sois pas trop hardi. Hélas! ils ne se battent plus, comme jadis, avec des armes égales et en nombre égal; ils tirent avantage de leur nombre et de leurs armes, de façon que le faible et le fort sont au même niveau devant le coup de fusil d'un enfant. Ne voyez pas en moi une femme indigne d'être appelée la veuve de votre père ou votre mère parce que je vous parle ainsi. Dieu sait si, dans un combat d'homme à homme, j'hésiterais à vous mettre en face des plus braves de Breadalbane ou même de ceux du canton de Lorne.

— Je vous assure, ma très-chère mère, répliqua Hamish, que je ne suis point en danger. Mais vous avez vu Mac Phadraick? et que vous a-t-il appris sur mon compte?

— Il m'a laissé de l'argent en quantité, Hamish; mais le plus grand bien qu'il me fit fut de m'assurer que vous vous portiez bien, et que bientôt vous viendriez me voir. Mais soyez en garde contre Mac Phadraick, mon fils, car lorsqu'il se disait l'ami de votre père, il préférait le plus mauvais taureau de son étable au sang le plus précieux de Mac Tavish Mhor. Usez de ses services; mais payez-les bien vite; car c'est ainsi qu'il faut se conduire avec les gens sans cœur; mais suivez mon conseil, et ne vous livrez pas à lui. »

Hamish ne put retenir un soupir qui apprit à Elspat que l'avis venait trop tard.

« Qu'avez-vous donc fait avec lui? continua-t-elle d'une voix impatiente et pleine de crainte. J'ai reçu de l'argent, et il ne le donne pas sans en recevoir la valeur. Il n'est pas de ceux qui changent de l'orge pour de la paille. Ah! si vous vous repentez de votre mar-

(1) Le *breadcan*, le costume bigarré, c'est-à-dire le tartan.



ché, et si vous pouvez le rompre sans faire tort à la vérité ou à l'honneur, reportez-lui son argent et n'ajoutez pas foi à ses belles paroles.

— Cela ne peut être, ma mère, reprit Hamish; je ne regrette pas mon engagement, si ce n'est qu'il m'impose la nécessité de vous quitter bientôt.

— Me quitter! Comment me quitter! Pauvre enfant, croyez-vous donc que j'ignore quels sont les devoirs de la femme ou de la mère d'un homme entreprenant. Vous n'êtes qu'un enfant. Votre père, après avoir été la terreur du pays pendant vingt années, ne dédaignait ni ma compagnie ni mon assistance; souvent il me disait qu'à moi seule je valais deux jeunes gens vigoureux.

— Il n'est pas question de cela, ma mère; mais il faut que je quitte le pays.

— Quitter le pays! répliqua sa mère en l'interrompant; croyez-vous donc que je sois comme un buisson, que j'aie pris racine là où je pousse, et qu'il me faille mourir si on me transporte ailleurs? J'ai respiré d'autres brises que celles de Ben-Cruachan. J'ai suivi votre père dans les solitudes de Ross, dans les impénétrables déserts de Y-Mac-Y-Mhor. Fi donc! jeune homme, mes jarrets, tout vieux qu'ils sont, me porteront aussi loin que vos jeunes pieds pourront me frayer le chemin.

— Hélas! mère, dit le jeune homme avec un accent défaillant, mais traverser la mer...

— La mer! qui suis-je donc pour redouter la mer? Est-ce que je n'ai jamais été en barque de ma vie? N'ai-je donc pas vu le détroit de Mull, les îles de Treshornish et les cimes escarpées de Harris?

— Hélas! mère, je vais bien plus loin que tout cela: je suis engagé dans un des nouveaux régiments, et nous allons nous battre contre les Français en Amérique.

— Engagé! répéta la mère étonnée, contre *ma* volonté, sans *mon* consentement. Vous n'avez pas pu le faire, vous ne l'avez pas voulu! » Puis se dressant de toute sa hauteur, et prenant une attitude de commandement presque impériale: « Hamish, vous ne l'avez point osé!

— Le désespoir, ma mère, ose tout, » répondit Hamish avec une mélancolique résolution. « Que ferais-je ici, quand à grand-peine j'y gagne mon pain et le vôtre, et quand chaque jour tout va de mal en pis? Si vous vous asseyiez et si vous m'écoutez, je vous démontrerais que j'ai agi pour le mieux. »

Ce fut avec un amer sourire qu'Elspat s'assit, et la même expression ironique et sévère se peignit sur ses traits, tandis que, les lèvres serrées contre ses dents, elle écoutait le plaidoyer de son fils.

Hamish poursuivit, sans se laisser déconcerter par ce mécontentement auquel il s'attendait bien:

« Quand je vous quittai, ma très-chère mère, j'allai chez Mac Phadraick, car quoique ce soit, je le sais, un astucieux et un avare, suivant la coutume des Anglais, cependant c'est un homme avisé, et je pensais

bien qu'il consentirait à m'apprendre, puisque cela ne lui coûtait rien, par quel moyen je pourrais améliorer notre état dans le monde.

— Notre état dans le monde! dit Elspat en perdant patience à ce mot. Et vous êtes allé trouver un lâche, dont l'âme ne vaut pas mieux que celle d'un vacher; vous avez été lui demander conseil pour votre conduite! Votre père n'en demandait à personne qu'à son courage et à son épée!

— Très-chère mère, reprit Hamish, comment vous faire voir que vous vivez dans cette terre de nos pères morts, comme s'ils étaient encore en vie? Vous marchez dans votre rêve, entourée des fantômes de ceux qui ne sont plus. Tant que mon père vécut et combattit, les grands respectaient l'homme dont le bras droit était fort, et les riches le craignaient. Il avait la protection de Mac Allan Mhor, celle de Caberfae, et il recevait le tribut des hommes qui étaient au-dessous de lui; mais maintenant tout est fini, et son fils n'obtiendrait qu'une mort honteuse et sans pitié en accomplissant les hauts faits qui donnèrent au père crédit et pouvoir parmi ceux qui portent le *breacan*. Notre terre est conquise; ses lumières sont éteintes. Glengarry, Lochiel, Perth, lord Lewis, tous les chefs principaux sont morts ou en exil. Nous pouvons nous en désoler; mais nous ne saurions rien empêcher de tout cela. Béret, claymore, sporran, pouvoir, forces et richesses, ah! nous avons tout perdu à Drummoissie-Muir (4).

— C'est faux, dit Elspat avec hauteur; vous et les esprits craintifs comme vous, vous avez été subjugués par la lâcheté de vos cœurs et non par la force de l'ennemi; vous êtes comme la tremblante poule d'eau aux yeux de qui le moindre nuage qui court dans le ciel paraît l'ombre d'un aigle.

— Mère, dit Hamish avec orgueil, ne dites pas pour m'outrager que mon cœur est timide. Je vais où l'on a besoin d'hommes qui aient le bras ferme et le cœur vaillant. Je laisse le désert pour une terre où je pourrai récolter la renommée.

— Et vous laissez votre mère mourir de besoin, de vieillesse et d'isolement, dit Elspat qui essayait successivement tous les moyens pour ébranler une résolution qu'elle commençait à trouver plus profondément enracinée qu'elle ne s'y attendait d'abord.

— Pas le moins du monde, répliqua-t-il. Je vous laisse dans une aisance et dans une sécurité que vous n'avez jamais connues. Le fils de Barcaldine a été nommé commandant; c'est sous lui que je me suis engagé. Mac Phadraick travaille pour lui; il lui lève des hommes, et il y fait son profit.

— Voilà ce qu'il y a de plus sûr dans ce conte, quand tout le reste serait aussi faux que l'enfer, dit la vieille avec amertume.

— Mais nous devons aussi y trouver notre profit,

(4) C'est en ce lieu que les montagnards furent vaincus pour la dernière fois par les troupes hanovriennes.



continua Hamish; car Barcaldine doit vous donner une chaumière dans son bois de Letter-Tindreiyht, et vous aurez droit de faire paître vos chèvres, et une vache, s'il vous plaît d'en avoir une, sur le commun; et ma paye, très-chère mère, quoique je sois éloigné de vous, suffira de reste à tous vos autres besoins. Ne craignez rien pour moi : j'entre au régiment comme simple soldat; mais je vous reviendrai, si du courage et une bonne conduite peuvent m'y aider, officier avec un demi-dollar par jour.

— Pauvre enfant, répliqua Elspat avec un ton où la pitié se mêlait au mépris, et vous avez confiance dans Mac Phadraick?

— Je le puis, mère, reprit Hamish les joues et le front couverts de ce rouge sombre qui était la couleur de sa race, je le puis; car Mac Phadraick sait quel sang coule dans mes veines; et si jamais il venait à manquer à ses engagements avec vous, il pourrait compter les jours qu'il me faut pour revenir à Breadalbane, en se disant après cela qu'il ne vivrait pas au delà de trois levers de soleil; je le tuerais à son propre foyer, s'il me manquait de parole; oui, je le jure par le Grand Être qui nous a créés tous les deux!

Le regard et l'attitude du jeune soldat, pour un moment, imposèrent à Elspat; elle n'avait pas l'habitude de lui voir exprimer ces sentiments profonds avec une amertume qui lui rappelait si fortement son père; mais elle se remit à lui adresser ses remontrances en gardant ce ton outrageant qu'elle avait en commençant.

« Pauvre garçon, dit-elle, et vous croyez que quand vous serez à l'autre bout du monde, vos menaces seront écoutées ou prises en considération? Mais, allez, allez, courbez votre front sous le joug de ces Hanovriens contre lesquels tous les vrais montagnards ont combattu jusqu'à la mort. Allez renier ces nobles Stuarts, pour lesquels votre père et ses pères, et les pères de votre mère ont teint de leur sang tant de champs de bataille; allez abriter votre tête sous la ceinture d'un homme de la race de Dermid, les fils de cette race ont assassiné, oui, ajouta-t-elle avec un cri sauvage, ils ont assassiné les pères de votre mère dans leur paisible habitation de *Glencoe* (1). Oui, oui, répéta-t-elle d'une voix plus sauvage et plus farouche encore; car moi alors je n'étais pas née, mais ma mère me l'a dit, et moi j'écoutais la voix de ma mère, et je me rappelle bien ses paroles. Ils étaient venus en paix, on les avait reçus en amis; mais bientôt avec eux parurent le sang et le feu, les cris de douleur et les assassinats.

— Mère, répondit Hamish attristé mais d'un ton décidé, tout ce que je sais de ceci, c'est qu'il n'y a pas

(1) Tous les habitants de Glencoe, dans le comté d'Argyle, près du lac Etive, avaient pris les armes pour Jacques II, puis les avaient déposées comptant sur l'amnistie de Guillaume III. Néanmoins, on surprit leur bonne foi, et trente-huit furent assassinés dans leur lit. Jamais les montagnards écossais n'ont pardonné ce coup à la maison de Hanovre.

une seule goutte de sang de Glencoe sur la noble main de Barcaldine. C'est à la malheureuse famille de Glenclyone que revient votre malédiction; c'est celle que Dieu a frappée de ses vengeances.

— Vous parlez tout à fait comme le prêtre Sazou, reprit la mère; ne feriez-vous pas mieux de rester ici, de demander une église à Mac Allan Mohr, afin de pouvoir prêcher le pardon à la race de Dermid?

— Hier était hier, répondit Hamish, et aujourd'hui est aujourd'hui. Quand les clans sont écrasés, confondus ensemble, il est bien, il est sage que leurs animosités et leurs querelles ne survivent pas à leur indépendance et à leur pouvoir. Celui qui ne peut pas assouvir sa vengeance comme un homme ne doit pas inutilement garder sa haine comme un lâche. Mère, le jeune Barcaldine est sincère et brave; Mac Phadraick lui conseillait, je le sais, de ne pas me permettre de vous faire mes adieux, dans la crainte que vous ne me détourniez de mon but; mais il a dit: Hamish Mac Tavish est le fils d'un brave, et il ne manquera pas à sa parole. Mère, Barcaldine commande à cent des plus braves enfants des montagnes; nous gardons nos costumes nationaux, nous avons les armes de nos pères; nous marchons cœur contre cœur, épaule contre épaule. J'ai juré d'aller vers lui; il a eu confiance en moi, j'aurai confiance en lui.

A cette réplique, fermement et résolument accentuée, Elspat resta comme frappée de la foudre et tomba dans le désespoir. Des arguments qui lui semblaient si irrésistiblement concluants, elle les voyait repoussés comme les vagues le sont par un rocher. Après un long silence, elle emplit la coupe de son fils et la lui présenta avec un air abattu qui n'excluait ni la déférence ni la soumission.

« Buvez, dit-elle, à la poutre de votre père (1), avant que de la quitter pour toujours, et dites-moi, puisque les chaînes d'un nouveau roi et d'un nouveau chef, en qui vos pères n'ont jamais vu qu'un mortel ennemi, puisque ces chaînes pèsent sur les membres de mon fils, dites-moi, combien de chaînons y comptez-vous? »

Hamish prit la coupe, mais il regarda sa mère en homme qui n'était pas bien sûr de la comprendre. Elle poursuivit en élevant la voix: « Dites-moi, car j'ai bien le droit de le savoir, pendant combien de jours la volonté de ceux que vous avez faits vos maîtres me permet de vous voir? En d'autres termes, combien me reste-t-il encore de jours à vivre? car lorsque vous m'aurez quittée, il n'y aura plus rien qui me retienne sur terre.

— Mère, répliqua Hamish Mac Tavish, c'est pour six jours que je viens rester près de vous, et si vous voulez venir avec moi le cinquième, je vous conduirai en toute sûreté dans votre nouvelle demeure; mais si vous restez ici, je partirai le septième, à la pointe du

(1) Expression locale; nous dirions: au foyer paternel.



jour. Alors c'est le dernier terme, il faut que je parte pour Dumbarton; car si on ne me voit pas de retour au huitième jour, j'encours la punition des déserteurs, et je suis déshonoré à la fois comme soldat et comme gentilhomme.

— Le pied de votre père, répondit-elle, était libre comme le vent dans la bruyère. Il était aussi superflu de lui dire : Où vas-tu? que de demander à cet aveugle conducteur des nuages : Pourquoi souffles-tu? Dis-moi, quel est le châtiment sous lequel (puisqu'il faut que tu t'en ailles, et que tu le veux) tu retournes à l'esclavage?

— Ce n'est pas un esclavage, ma mère, c'est le service d'un honorable soldat, le seul service possible aujourd'hui pour le fils de Mac Tavish Mhor.

— Cependant, dis-moi, quelle serait ta punition si tu ne retournais pas? reprit Elspat.

— Ce serait la punition militaire des déserteurs, reprit Hamish en proie à un sentiment que sa mère ne manqua pas d'observer, et qu'elle résolut de connaître jusqu'au fond.

— Et c'est, dit-elle avec un calme affecté que démentaient ses yeux étincelants, c'est la punition d'un chien désobéissant, n'est-il pas vrai?

— Ne me questionnez plus, ma mère, dit Hamish, la punition n'est rien pour celui qui ne la méritera jamais.

— Pour moi c'est quelque chose, répliqua Elspat, car je sais mieux que toi que là où est le pouvoir de punir se trouve aussi la volonté de le faire sans raison. Je voudrais prier pour toi, Hamish, et il faut bien que je sache contre quels maux je dois demander à Celui qui ne laisse personne sans défense de prémunir ta jeunesse et ta simplicité.

— Mère, dit Hamish, il est peu intéressant de savoir à quoi un criminel peut être exposé quand on est bien déterminé à rester innocent. Nos chefs montagnards avaient coutume aussi de punir leurs vassaux, et d'après ce que j'ai ouï dire, ils le faisaient assez sévèrement. Est-ce que ce n'est pas Lachlan Maclan qui, si je m'en rappelle bien, eut la tête tranchée par ordre du chef de son clan, pour avoir tiré sur le daim avant lui?

— Oui, dit Elspat, et c'est avec raison qu'il perdit la tête, car il avait déshonoré le père du peuple à la face même de tout le clan assemblé; mais nos chefs étaient nobles dans leurs ressentiments; ils frappaient avec une arme tranchante et non avec un bâton, et dans leur punition, s'ils faisaient couler le sang, ils respectaient l'honneur. Peux-tu dire cela des lois sous le joug desquelles tu as courbé la tête, toi né libre?

— Je ne puis pas, mère, je ne puis pas, dit Hamish avec tristesse; je les ai vus punir un Anglais qui avait déserté leur bannière, comme ils disent. Il fut battu de verges, je l'avoue, battu de verges comme un chien qui a mécontenté un maître impérieux. J'ai été attristé à cette vue, je le confesse; mais la punition des chiens

n'est faite que pour ceux qui sont pires que des chiens, puisqu'ils ne savent pas tenir leurs promesses.

— Et c'est à cette infamie pourtant que tu t'es assujéti, Hamish, répliqua Elspat, quand tu donneras à tes officiers quelque sujet de plainte contre toi ou qu'ils le prendront. Je ne te dirai plus rien à ce sujet. Si le sixième jour après le soleil de ce matin était le jour de ma mort, si tu restais pour me fermer les yeux, tu courrais risque d'être bâtonné comme un chien attaché à un poteau, oui, à moins que tu n'aies le cœur assez courageux pour me laisser mourir seule, tandis que dans mon foyer désolé la dernière étincelle du feu de ton père et celle du flambeau de mes jours s'éteindraient ensemble. » Hamish traversa la hutte d'un pas qui indiquait son impatience et son mécontentement.

« Mère, dit-il à la fin, n'arrêtez pas votre pensée sur de pareils objets, je ne puis être exposé à une telle infamie, jamais je ne le mériterai, et en fussé-je menacé, je saurais bien mourir avant de me voir si fort déshonoré.

— Oh! à présent j'entends bien le fils du mari de mon cœur, » répliqua Elspat. Elle changea de conversation à ces mots et sembla écouter son fils avec une complaisance pleine de mélancolie quand il lui rappela combien peu de temps ils avaient à passer ensemble, la priant de ne faire aucune allusion inutile et blessante aux circonstances dans lesquelles ils allaient bientôt se séparer.

Elspat fut satisfaite de voir qu'avec d'autres qualités de son père Hamish avait cet orgueil viril et hautain qui rendait impossible qu'on le détournât d'une résolution définitivement adoptée. Elle eut donc l'air alors de se résigner à leur inévitable séparation. Si parfois elle éclatait en plaintes et en murmures, c'est parce qu'elle ne pouvait dompter l'impétuosité naturelle de son caractère, ou bien c'est parce qu'elle comprenait à la réflexion qu'un acquiescement total et sans réserve paraîtrait à son fils contraint et suspect, et l'engagerait à se tenir sur ses gardes et à se défier des moyens par lesquels elle espérait encore empêcher leur séparation. Cet amour ardent, bien qu'égoïste, qu'elle avait pour son fils, était incapable de se modifier en considération des vrais intérêts de cet infortuné objet de son attachement : c'était la tendresse instinctive des animaux pour leurs petits. Ne voyant pas plus loin dans l'avenir que ne fait une de ces créatures inférieures, elle sentait seulement qu'être séparée de Hamish, c'était mourir.

Dans le court intervalle qui leur était accordé, Elspat employa tous les moyens que son affection lui suggérerait pour rendre agréable à son fils le temps qui devait en apparence leur rester à passer ensemble. Sa mémoire la reportait bien avant dans les jours passés; et sa provision de légendes et d'histoires qui de tout temps ont été le principal amusement des montagnards quand ils n'ont rien à faire, sa provision était encore augmentée par une connaissance approfondie des chan-









# LES MODES PARISIENNES.

*Pignoir et basquine de dentelle noire de M<sup>me</sup> Payan, Stoffe de soie de la M<sup>me</sup> Delisle, Chapeaux de M<sup>me</sup> Delourpe, Corset de M<sup>me</sup> Rigoureux Gants et parfums de Faguer Laboullée.*

Ayuntamiento de Madrid



sons des vieux bardes, et parce qu'elle savait les traditions des sennachies les plus en vogue (1), ainsi que les récits des conteurs les plus estimés. Ses attentions pleines de zèle pour que son fils se trouvât bien étaient vraiment si persévérantes qu'il en avait presque du chagrin : il cherchait tout doucement à l'empêcher de prendre tant de peine pour choisir la bruyère fleurie qui devait lui servir de lit, ou pour préparer le repas. « Laissez-moi faire, Hamish, répondait-elle alors : vous suivez votre volonté en quittant votre mère. Laissez votre mère suivre la sienne en faisant ce qui lui plaît tandis que vous lui restez encore. »

Elle semblait si bien réconciliée avec les arrangements qu'il avait pris en sa faveur, qu'elle pouvait l'entendre quand il lui parlait de son changement de demeure et de son installation sur les terres de Green Colin, ainsi s'appelait le gentilhomme sur les terres duquel il lui avait trouvé un asile. En réalité, pourtant, rien n'était plus loin de sa pensée. De ce qui avait été dit durant la première dispute, Elspat avait conclu que si Hamish ne revenait pas au jour fixé par son congé, il courrait risque de subir une punition corporelle. Et une fois placé devant la chance d'être déshonoré, elle était bien sûre qu'il ne voudrait jamais s'y soumettre en retournant dans un régiment où il pouvait être battu. Avait-elle vu les autres conséquences qui pouvaient résulter de sa déplorable idée, c'est ce qu'il n'est pas possible de savoir ; mais la compagne de Mac Tavish Mhor dans mille dangers et dans mille traverses connaissait tous les moyens de résistance ou de fuite à l'aide desquels un homme courageux peut, dans un pays plein de rochers, de lacs, de montagnes, de passages dangereux et de forêts sombres, déjouer toutes les poursuites du monde. Aussi, pour l'avenir, elle ne craignait rien ; il ne s'agissait donc pour elle que d'empêcher son fils de tenir sa promesse à son commandant en chef.

Dans ce but secret, elle déclina la proposition que lui fit Hamish à plusieurs reprises de partir avec lui pour prendre possession de son nouveau logis. Elle y résista en vertu de motifs si naturels, eu égard à son caractère, que son fils n'en fut ni alarmé ni mécontent. « Ne me force pas, lui disait-elle, dans un temps si court, dans une semaine, à dire adieu à mon fils unique et à la vallée où j'ai si longtemps vécu. Permets à mes yeux noyés de larmes versées pour toi de se reposer encore quelque temps au moins sur le lac Arve et sur le Ben-Cruachan. »

Hamish céda d'autant plus volontiers à l'idée de sa mère dans cette circonstance, qu'une ou deux personnes qui demeuraient dans la vallée voisine, et qui avaient leur fils dans la recrue de Barcaldine, songeaient aussi à se fixer sur les domaines du même chef, et il semblait bien décidé qu'Elspat ferait route

avec elles lorsqu'elles se rendraient à leur nouvelle résidence. Ainsi Hamish avait à la fin satisfait aux volontés de sa mère, en lui assurant une existence sûre et commode. Mais Elspat nourrissait dans son esprit des pensées et des projets bien différents.

Le congé d'Hamish touchait à son terme : plus d'une fois il se proposa de partir pour gagner aisément et de bonne heure Dumbarton, parce que c'était là qu'était le quartier général de son régiment. Mais alors les prières de sa mère, son goût naturel à rester dans ces lieux où il avait si longtemps vécu, et par-dessus tout, sa propre confiance dans sa promptitude et dans son activité, le décidèrent à remettre son départ jusqu'au sixième jour ; c'était le dernier qu'il pût passer avec sa mère, s'il avait l'intention de s'en tenir réellement aux termes de son congé.

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

## LA MAISON DE FOUS,

PAR EDGARDE POË.

(SUITE.)

A six heures on sonna le dîner. Mon hôte me conduisit dans une grande salle à manger, où était déjà réunie une société d'environ trente personnes. Tous les convives semblaient appartenir à la meilleure compagnie ; on voyait qu'ils avaient reçu une bonne éducation, mais leurs vêtements, d'une somptuosité extravagante, me semblaient rappeler un peu trop les modes prétentieuses de l'ancienne cour. Je remarquai que les deux tiers au moins des invités étaient des femmes, et que certaines de ces dernières étaient accoutrées avec un mauvais goût dont la société parisienne eût été certainement choquée. Plusieurs dames, par exemple, qui n'étaient guère éloignées de soixante-dix ans, avaient les doigts couverts de bagues, les bras ornés de bracelets et d'autres bijoux de même sorte, tout en étalant à côté de ces richesses des gorges et des bras nus moins séduisants à contempler. Je remarquai encore que les vêtements des convives étaient fort mal faits ou du moins ne convenaient guère à ceux qui les portaient. En jetant mes regards de côté et d'autre, j'aperçus l'intéressante jeune dame à laquelle M. Mailard m'avait présenté dans le petit salon ; mais quelle fut ma surprise en la voyant vêtue d'une robe à papiers, portant des souliers à haut talon et un immense bonnet de dentelle qui annihilait sa beauté en lui rape-

(1) Les sennachies sont des orateurs qui racontent la généalogie de chaque famille et de chaque clan.



tissant démesurément le visage ! Je regrettai qu'elle n'eût pas conservé la parure de deuil qui lui allait si bien.

Bref, il y avait quelque chose de si étrange dans la manière dont tous ces personnages étaient attifés, que je revins, pendant quelques minutes, à ma première idée du système lénitif ; ne pouvais-je pas supposer que M. Maillard, par une feinte bienveillance, s'étudiait à me faire croire que je ne dînais pas avec des lunatiques ? Cependant des souvenirs me revinrent à la mémoire ; je me rappelai qu'on m'avait dépeint à Paris tous les provinciaux du Midi comme des gens excentriques, extrêmement attachés aux vieilles idées et aux anciens usages ; quelques moments de conversation avec les convives achevèrent de me convaincre, et mes appréhensions furent dissipées.

La salle à manger elle-même, bien que d'une bonne dimension, n'était pas, à mon avis, décorée avec assez d'élégance. Par exemple, il n'y avait pas de tapis sur le parquet ; il est vrai qu'en France on se dispense souvent de ce luxe. Les fenêtres étaient dépourvues de rideaux, les volets fermés et solidement assujettis au moyen de barres de fer. J'observai, en outre, que la salle formait une aile de l'édifice, de sorte que les fenêtres couraient sur trois côtés du parallélogramme, la porte s'ouvrant sur le quatrième. Il n'y avait pas moins de dix fenêtres en totalité.

La table était supérieurement servie. Elle était couverte d'argenterie et chargée de toute espèce de mets. Cette profusion d'aliments, vraiment barbare, aurait suffi pour rassasier la voracité des géants de la Bible. Cependant le tout était disposé sans aucun goût, et mes yeux, accoutumés à une lumière bien ménagée, étaient offensés par l'éclat prodigieux d'une multitude de bougies, qui, déposées dans des candélabres d'argent, étaient entassées sur la table, ainsi que dans toute partie de la chambre où l'on avait pu leur trouver une place. Plusieurs domestiques faisaient activement le service, et sept ou huit individus, placés sur une grande table à l'extrémité de l'appartement, exécutaient par intervalles, au moyen de fifres, de violons, de trombones, de tambours, des symphonies insupportables qui paraissaient faire grand plaisir à toute la société, mais dont mes oreilles étaient désagréablement affectées. A vrai dire, si j'étais obligé de reconnaître la bizarrerie du spectacle que j'avais sous les yeux, cette bizarrerie ne m'étonnait pas, car le monde est rempli de personnes qui ont toute sorte de pensées et toute sorte d'usages conventionnels. J'avais trop voyagé d'abord pour n'être pas devenu un adepte du *nil mirari* ; je pris donc tranquillement un siège à droite de mon hôte et fis grand honneur au dîner qui m'était offert.

Pendant tout le repas la conversation fut générale et très-animée. Les dames parlèrent beaucoup, comme d'ordinaire. Quant à mon hôte, sa tête était un trésor de fines observations et d'anecdotes plaisantes. Il sem-

blait prendre surtout plaisir à nous entretenir de sa position de directeur d'une maison de santé, et, à mon grand étonnement, tous les convives paraissaient faire de la folie leur sujet de conversation favori. On raconta plus d'une histoire joviale ayant trait à des fantaisies d'aliénés.

— Nous avions autrefois ici un individu, dit un petit monsieur obèse, placé à ma droite, un individu qui se croyait changé en thière ; et n'est-il pas étonnant, par parenthèse, que ce genre de folie affecte si souvent le cerveau des lunatiques ? Il n'y a peut-être pas en France un seul hôpital de fous qui ne renferme sa thière humaine. Notre individu était une thière de faïence, et tous les matins il se polissait avec un morceau de peau et du blanc d'Espagne.

— Parbleu ! s'écria un grand homme sec placé en face du gros monsieur, nous avons eu pour commensal, il y a peu de temps, une personne qui croyait être un âne, ce qui était vrai, me direz-vous, à parler par allégorie. C'était un malade fort ennuyeux, qu'on avait grand-peine à empêcher de sortir des bornes. Il prétendit, pendant longtemps, ne vouloir manger que des chardons ; mais nous l'eûmes bientôt guéri de cette idée en lui refusant toute autre nourriture. Il était toujours à ruer et à regimber ainsi : pif-paf.

— Monsieur de Kock, je vous serai obligé de vous mieux comporter, dit à l'orateur une vieille dame assise auprès de lui. En agitant vos pieds, vous avez déchiré mon volant. Est-il nécessaire, je vous le demande, de joindre à vos paroles une démonstration pratique ? Notre ami, ici présent, vous aurait certainement compris sans cela. Sur mon âme, je vous crois aussi âne que le pauvre diable dont vous parliez. Votre manière de vous comporter est tout à fait naturelle, je l'affirme.

— Mille pardons, mademoiselle, répliqua M. de Kock, mille pardons ! je n'avais pas l'intention de vous offenser. Mademoiselle Laplace, M. de Kock aura-t-il l'honneur de trinquer avec vous ?

Ici M. de Kock fit un profond salut, et trinqua cérémonieusement avec mademoiselle Laplace, après lui avoir baisé la main.

— Permettez-moi, mon ami, me dit alors le directeur, permettez-moi de vous offrir un morceau de ce veau à la Sainte-Menehould ; vous le trouverez délicieux.

A ce moment, trois robustes domestiques venaient de réussir à placer en sûreté sur la table ce que je supposais être le *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*. Mais, en l'examinant avec plus d'attention, je m'assurai que c'était un petit veau, rôti dans son entier, et placé sur ses genoux avec une pomme dans la bouche, comme il est d'usage en Angleterre d'accommoder les lièvres. Je vous remercie bien, répliquai-je ; mais, pour dire la vérité, je vous confesserai que mon estomac ne s'accommode pas trop bien du veau en général, et que je redoute votre veau



à la Sainte... Comment dites-vous? Si vous le permettez, je goûterai de ce lapin.

Il y avait sur la table plusieurs plats contenant ce qui paraissait être le lapin français ordinaire, morceau délicieux que je puis recommander.

— Pierre, cria M. Maillard, changez l'assiette de monsieur, et donnez-lui un morceau de ce lapin au chat.

— Ce quoi? dis-je.

— Ce lapin au chat.

— Ma foi, je vous remercie. En y réfléchissant, je préfère me servir une tranche de jambon. — On ne sait pas ce qu'on mange à la table de ces gens de province, continuai-je à part moi; et pour rien au monde je ne voudrais goûter de leur lapin au chat.

— Vous rappelez-vous, s'écria un personnage à mine cadavéreuse reprenant le fil de la conversation où il avait été interrompu, vous rappelez-vous cet insensé qui se croyait un fromage de Hollande, et parcourait les chambres un canif à la main, suppliant ses amis de ne pas se gêner si le cœur leur en disait.

— C'était un grand fou, sans doute, interrompit un des convives, mais peut-on le comparer à un certain personnage que nous avons tous connu, excepté monsieur. Je veux parler de l'homme qui se prenait pour une bouteille de champagne, et qui faisait toujours entendre un *pop* et un *fiss*, comme ceci :

Ici l'acteur, avec assez d'inconvenance, à ce qu'il me sembla, plaça son pouce droit contre sa joue gauche, le retira en produisant un bruit pareil à l'explosion d'un bouchon, et, faisant ensuite siffler sa langue contre ses dents, imita avec une exactitude parfaite l'effervescence du champagne mousseux.

Je m'aperçus que cette conduite ne plaisait pas beaucoup à M. Maillard; il ne fit aucune observation cependant, et la conversation fut reprise par un tout petit homme dont la tête aplatie était chargée d'une énorme perruque.

— Il y en avait un autre, dit ce dernier, qui se figurait être une grenouille, et la forme de son visage ne contredisait pas son assertion, soit dit en passant. Si vous l'aviez vu, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, vous auriez regretté qu'il ne fût pas réellement une grenouille. Son coassement, — couac, couac, — était la plus belle note du monde, — un bémol; — et quand il mettait ses coudes sur la table de cette manière, — après avoir bu un ou deux verres de vin, — lorsqu'il avançait la bouche de cette manière, et qu'il roulait les yeux comme je le fais maintenant en clignant avec une excessive rapidité, ma foi, monsieur, vous seriez resté en extase devant le génie d'un pareil homme.

— Je n'en doute nullement, répliquai-je.

— N'oubliez pas, insinua une voix criarde, un fou nommé Petit-Gaillard, qui s'imaginait être une prise de tabac, et s'irritait beaucoup contre lui-même de ne pouvoir se prendre entre l'index et le pouce.

— Il y avait aussi Jules Deshoulières, personnage tout à fait excentrique, qui affirmait être une citrouille. Il voulait absolument qu'on le hachât en morceaux, ce à quoi le cuisinier refusa de consentir. Pour moi, je ne suis pas sûr du tout qu'une soupe de citrouille à la Deshoulières n'eût pas été un mets succulent.

— Vous m'étonnez, repartis-je en regardant M. Maillard avec surprise.

— Ah! ah! ah! répliqua le directeur; hi! hi! hi! ho! ho! ho! très-joli, en vérité! Il ne faut pas vous étonner, mon hôte; notre ami est un bel esprit, un farceur. Vous ne devez pas prendre ce qu'il dit au pied de la lettre.

— N'oubliez pas Bouffon le Grand, s'écria un autre convive. C'est un des hommes les plus curieux que j'aie jamais rencontrés. Devenu fou par amour, il s'imaginait avoir deux têtes. L'une d'elles, prétendait-il, était celle de Cicéron; l'autre était composite; elle appartenait à Démosthène de l'occiput jusqu'au nez, et à lord Brougham du nez jusqu'au menton. Il n'est pas impossible qu'il ait eu tort; mais il vous aurait convaincu de la justesse de son dire, car c'était un homme d'une grande éloquence. Il avait une rage de bavarder que rien ne pouvait calmer; ainsi, par exemple, il avait coutume de sauter sur la table de cette manière, et...

— Heureusement, un ami de l'orateur l'interrompit à ce moment en lui frappant sur l'épaule, et lui murmurant quelques mots à l'oreille, de sorte qu'il cessa de parler tout à coup et se replaça sur sa chaise.

Celui qui lui avait coupé la parole ne perdit pas de temps pour la prendre à son tour.

— Il y avait aussi, dit-il, un fou tout particulier, je veux parler de Boulard le Toton : je l'appelle le Toton, parce qu'en réalité il était possédé de cette idée bizarre, mais rationnelle peut-être jusqu'à un certain point, qu'il avait été converti en totton. Vous auriez crevé de rire de le voir tourner pendant des heures sur un de ses talons, de cette manière-ci.

Ici l'ami qu'il avait interrompu en lui chuchotant quelques mots à l'oreille accomplit un office absolument semblable.

— Mais, monsieur, interrompit une vieille dame criant de toute la force de ses poumons, votre monsieur Boulard était un fou, et un fou stupide encore; car, permettez-moi de vous faire cette question : Qui a jamais entendu parler d'un totton humain? La chose est absurde. Entretenons-nous plutôt de madame Joyeuse : elle avait un grain de folie dans la tête, c'est vrai; mais du moins cette folie procurait-elle un certain plaisir à tous ceux qui avaient l'honneur de connaître cette dame. Après une mûre délibération, elle découvrit que, par quelque accident, elle avait été changée en coq. Elle agitait donc ses ailes avec un effet prodigieux; et quant à son cri, il était parfait : Cocorico, cocorico, co, co, co, co, co...

— Madame Joyeuse, interrompit le docteur d'un



ton sec, je vous serai obligé de vous contenir. Si vous ne voulez pas vous conduire comme il convient à une dame bien élevée, vous pouvez quitter la table : choisissez!

La dame (que je fus fort étonné d'entendre nommer madame Joyeuse, après la mention qu'elle venait de faire d'une personne de ce nom) rougit extrêmement, et, sans répondre une syllabe à ce reproche, baissa la tête sur son assiette.

Enfin vint le tour de la charmante dame du petit salon...

— Oh! madame Joyeuse était vraiment folle, s'écria-t-elle, mais une opinion bien mieux fondée était celle d'Eugénie Salsafette. C'était une jeune dame extrêmement jolie et fort modeste, qui trouvait indécente la manière de s'habiller, et soutenait qu'il serait plus convenable de se mettre en dehors de ses vêtements au lieu de s'introduire dedans. La chose est facile à faire, après tout : il ne s'agit que d'enlever ceci et cela, et ceci encore...

— Mon Dieu, mademoiselle Salsafette, qu'est-ce que vous faites là? s'exclamèrent une douzaine de voix; prenez garde! votre explication suffisait. Arrêtez, arrêtez! Et plusieurs personnes s'élançaient de leur siège pour empêcher mademoiselle Salsafette de faire concurrence à Vénus Callipyge; ce résultat fut atteint avec beaucoup plus d'efficacité encore au moment où des cris violents, ou plutôt des hurlements, s'élevèrent de quelque partie du bâtiment.

Ces vociférations sauvages affectèrent beaucoup mes nerfs, mais la vue des convives me fit réellement pitié. Je n'avais jamais vu une société de personnes raisonnables éprouver une telle crainte. Tous devinrent pâles comme des cadavres; ils frissonnaient de terreur, et restaient pantelants sur leurs chaises, attendant que le bruit se répâtât. Ce redoublement ne se fit pas attendre. — Les cris recommencèrent plus forts, et, en apparence, plus proches. — On les entendit une troisième fois plus fortement encore, puis une quatrième, mais alors leur intensité avait évidemment diminué.

La compagnie reprit donc courage, et tout fut bientôt joie et entrain comme auparavant. Je m'aventurai alors à demander la cause de ce vacarme.

— Ne faites pas attention, me répondit M. Maillard, c'est une bagatelle. Nous sommes accoutumés à ces choses, et nous nous en inquiétons fort peu. Il arrive fréquemment aux lunatiques de se mettre à hurler en chœur quand ils font de violents efforts pour se déli-vrer.

— Sont-ils nombreux? continuai-je.

— Nous n'en avons pas plus de dix pour le moment.

— Des femmes surtout, je suppose?

— Non, nous n'avons que des hommes, et de vigoureux gaillards, je puis vous le garantir.

— En vérité! j'avais toujours cru que la majorité des fous appartenait au beau sexe.

— Il en est ainsi généralement, mais pas toujours.

Il y a quelques mois, nous avions ici vingt-sept aliénés, dont dix-huit femmes; mais depuis lors cela a beaucoup changé, comme vous le voyez.

— Oh! oui, cela a beaucoup changé, comme vous le voyez, répéta le monsieur qui avait déchiré le volant de mademoiselle Laplace.

— Cela a beaucoup changé! comme vous le voyez, s'exclama toute la compagnie en chœur.

— Retenez votre langue, tous tant que vous êtes, interrompit mon hôte avec un accent de colère.

Toute la société garda alors le silence pendant une minute environ. Une dame entre autres exécuta à la lettre l'injonction de M. Maillard; et, laissant pendre sa langue, la retint patiemment avec ses deux mains jusqu'à la fin du dîner.

— Cette vieille dame, repris-je en m'adressant à M. Maillard et en clignant de l'œil, cette vieille dame qui a parlé tout à l'heure, et qui nous a chanté son cocorico est, je pense, inoffensive, tout à fait inoffensive, n'est-ce pas?

— Inoffensive! répondit-il avec une surprise qui n'avait rien d'affecté, comment? Que voulez-vous dire?

— J'entends qu'elle est seulement toquée, dis-je en portant la main à mon front. Je parierais volontiers qu'elle n'est pas affectée dangereusement.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous pensez donc? Cette dame, mon amie intime depuis longtemps, a la tête aussi saine que moi-même. Elle a bien ses petites excentricités; mais, vous savez, toutes les vieilles femmes ont leurs manies.

— Sans doute, répliquai-je, sans doute. Et alors tous ces messieurs et toutes ces dames.....

— Sont mes amis et mes aides, interrompit M. Maillard en se redressant avec hauteur.

— Quoi, tous? demandai-je. Les femmes aussi?

*Traduction de B. H. RAYOIL.*

*(La fin au numéro prochain.)*

## PETIT COURRIER.

Les bustes des généraux tués en Crimée vont être exécutés en marbre et placés dans les galeries de Versailles. C'est M. Dantan aîné qui est chargé de celui du général Perrin-Jonquières; M. Dantan jeune, de celui du général de Marolles; M. Jalley, de celui du duc d'Elchingen; M. Nanteuil, de celui du général Carlucci; M. Sornet, de celui du général Brunet; M. Oliva, de celui du général Bizot; M. Frison, de celui du général Breton; M. Lévêque, de celui du général Saint-Pol; M. Vauréal, de celui du général Péqueux de Lavarande; M. Meusnier, de celui du général



de Pontevès; M. Nogent, de celui du général Mayran.

En outre, M. le comte de Nieuwerkerke termine en ce moment le buste du maréchal Bosquet, et M. Crauck celui du maréchal Pélissier. M. Lequesne est chargé de la statue en bronze du maréchal Saint-Arnaud.

\* \* Le sujet donné aux élèves de l'école des Beaux-Arts, qui viennent d'entrer en loge pour le concours du prix de Rome, est le *Baptême de Clovis*. Les concurrents ne doivent mettre que trois figures dans leurs tableaux : Clovis, saint Remy et Clotilde. — La ville de Toulouse, une de ces villes éclairées qui savent faire d'intelligentes dépenses pour les arts et pour les lettres, a aussi son prix de peinture, et elle a le bon esprit de ne pas envoyer ses lauréats à Rome; elle les envoie à Paris, qui est bien certainement aujourd'hui la métropole de l'art. Les concurrents toulousains vont entrer prochainement en loge. Malheureusement on leur a donné pour sujet de concours *Achille pleurant devant le corps de Patrocle*. Eh quoi! vous envoyez vos lauréats à Paris et vous leur donnez un sujet de Grèce! Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Voici cependant un artiste qui prend les Romains comme nous devrions toujours les prendre.

M. Gleyre termine en ce moment un beau tableau : *les Romains vaincus par les Gaulois et passant sous les fourches caudines*. Ce tableau ne figurera malheureusement pas à l'Exposition. Il est destiné à la ville de Lausanne, où il sera envoyé directement.

\* \* M. Arsène Houssaye, inspecteur général des musées départementaux, va faire une tournée artistique dans le midi de la France. Il vient de quitter Paris.

\* \* Pendant le mois de mai, les théâtres de Paris ont représenté vingt pièces nouvelles de vingt-trois auteurs : trois comédies, trois drames, six opéras-comiques et opérettes, sept vaudevilles et une pantomime. On a repris en outre huit pièces anciennes : la *Jeunesse d'Henri V*, la *Bataille de dames*, la *Canaille*, le *Naufrage de la Méduse*, le *Vampire*, *Jocko*, *Antony* et les *Paysans*.

\* \* M. le duc de Luynes, chez qui l'amour de l'art s'allie si naturellement aux pensées généreuses, vient de donner une fête charmante que l'on ne peut comparer à aucune autre, et dont le but était une bonne action. Le beau jardin de l'hôtel de Luynes était transformé en un champ de foire d'un aspect tout nouveau. De charmantes petites tentes formaient des boutiques remplies de fleurs, de bonbons, de jouets d'enfants, etc. De beaux enfants blonds et roses, vêtus avec une aristocratique élégance, étaient les marchands de ces boutiques improvisées. Le produit de leur vente était destiné aux pauvres orphelins. Il fallait voir avec quel sérieux aimable ces petits marchands faisaient leur commerce, comme ils étaient heureux de surfaire le client, de lui vendre bien cher, de lui peser bien mal les bonbons vendus : toute cette honnête tricherie aug-

mentait la part des orphelins. Une foule de femmes élégantes, de gens du monde se faisaient une joie de se laisser dévaliser par ces adorables fripons; la vente a été pleine d'activité : en peu de temps tout a été levé; la recette a été considérable.

Pendant ce temps, les jeunes protégés de ces aimables marchands, au nombre de cent soixante, dansaient sur les pelouses au son d'une excellente musique militaire. Ils ont ensuite chanté plusieurs chœurs avec beaucoup de justesse et d'ensemble.

Dans cette heureuse journée, on a enseigné aux enfants pauvres la reconnaissance, et aux enfants riches la charité par le plaisir.

\* \* M. Mario Uchard a loué une maison à Cannes, non pas Cannes illustrée par la célèbre bataille d'Anibal, mais Cannes, séjour de lord Brougham, dans le département du Var. Lord Brougham, qui y était arrivé malade de Londres, il y a trois mois, en est reparti guéri il y a quelques jours. M. Mario Uchard travaille à une nouvelle comédie.

\* \* Indépendamment du nombre de députés assigné à chaque département à raison d'un député par trente-cinq mille électeurs, conformément à l'article 35 de la constitution et à l'article 1<sup>er</sup> du décret organique du 2 février 1852, il est attribué un député de plus à chacun des départements dans lesquels le nombre excédant des électeurs dépasse dix-sept mille cinq cents.

\* \* On annonce que M. Capo de Feuillide doit publier cette semaine un ouvrage politique sous le titre de *Avant 1789*.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise de la *Jeunesse d'Henri V*, comédie d'Alexandre Duval; reprise de *Bataille de dames*, comédie de MM. Scribe et Legouvé. —

THÉÂTRE-ITALIEN : madame Ristori. — THÉÂTRE-LYRIQUE : les *Nuits d'Espagne*, opéra-comique en deux actes, musique de M. Théophile Semet, paroles de M. Michel Carré.

Le succès de la *Fiammina*, qui se soutient après cinquante représentations et par une température de vingt-cinq ou trente degrés de chaleur, ne permet pas au Théâtre-Français de montrer les pièces qu'il prépare; la comédie de M. Camille Doucet et d'autres attendront peut-être encore jusqu'à la fin de l'été. Les reprises alternent agréablement avec la pièce nouvelle, le *Mari à la campagne* avait déjà parfaitement réussi, la *Jeunesse d'Henri V*, malgré son style fade, a cepen-



dant fait plaisir; elle repose sur des situations qui ne manquent pas de gaieté, et en outre elle évoque le souvenir d'un des grands succès de mademoiselle Mars, qui y était, dit-on, incomparable dans le rôle de Betty. De mademoiselle Mars à mademoiselle Fix la distance est grande sans doute; disons toutefois que pour quiconque n'a pas vu la célèbre comédienne, la grâce et la beauté de mademoiselle Fix paraissent bien suffisantes pour soutenir ce petit rôle naïf, qui semble exiger plutôt de la jeunesse et du naturel que les ressources d'un talent consommé. M. Louis Montrose succède à Michot dans le rôle du capitaine Copp, et il y met beaucoup d'intention et d'esprit; — il en met même trop. — Les autres personnages sont représentés par MM. Mailard, Leroux et madame Favart avec beaucoup de distinction. *Bataille de dames* évoque encore un souvenir et des regrets: — c'est le sort des reprises. — Le rôle de madame d'Antreval n'a pas été joué par une autre que madame Ailan, cette comédienne éminente, qui interprétait les femmes du monde contemporain comme il est bien rare de le voir faire, même au Théâtre-Français; mademoiselle Nathalie ne manque ni d'études, ni de qualités, ni surtout de zèle; mais où sont cette grâce distinguée, cette finesse exquise, cette manière facile et délicate, ce parfum de bonne compagnie que madame Allan répandait sur ce personnage de la comtesse d'Antreval? On a peut-être repris *Bataille de dames* un peu trop tôt, les souvenirs trop récents rendent dangereuse la comparaison. Pourquoi madame Plessy n'a-t-elle pas prêté sa beauté, son charme et son talent à cette reprise? En la voyant on eût tout oublié!

Madame Ristori est partie couverte comme toujours de fleurs et de couronnes, suivie de regrets et d'admiration; elle s'est surpassée elle-même dans ses dernières représentations; elle a été ravissante de finesse et de grâces dans *le False confidence*, traduction des *Fausse confidences* de Marivaux; elle a charmé et étonné. Qui eût reconnu sous les traits gracieux d'Araminte Myrrha, Medea ou Camma? Ce tribut payé à ce grand talent à la fois si énergique et si délicat, disons que *le False confidence* n'a d'autre mérite que celui d'une tentative heureuse, et n'aurait pas les chances d'un succès durable. Marivaux est Français, si Français qu'il est intraduisible, et l'Araminte de la Comédie française est tellement Araminte qu'elle est incomparable. Mais Medea, mais Camma! Quels triomphes! Comme ce fier talent vous fait pleurer et frémir avec un geste, avec un regard! Quelle passion! quels accents sublimes! quelles attitudes de divinité antique! L'art dramatique n'atteindra jamais de sphère plus élevée, et Paris doit à madame Ristori de l'avoir initié à des émotions qu'il ne connaissait pas, et dont il ne saura plus se passer.

Hier encore le nom de M. Théophile Semet était inconnu, aujourd'hui il est celui d'un jeune compositeur dont la première œuvre donne les plus grandes espérances. La partition de M. Semet est pleine de motifs

heureux; ses mélodies faciles à retenir ont à la fois de la grâce et de l'originalité, il sait glisser une douce teinte de mélancolie dans une romance, et secouer à ravir les grelots de la gaieté dans une joyeuse chanson; il a des qualités et de l'étude, deux choses rarement réunies chez un débutant. M. Michel Carré lui avait fourni le livret le plus plat qu'on puisse se figurer, mais fait cependant avec assez d'habileté pour offrir les situations. Il y a dans cet opéra un orage, un boléro et un sextuor charmant que chacun des personnages chante à sa fenêtre en saluant le soleil levant, qui a fait grand effet; il y a en outre un duo bouffe très-réussi, des chœurs pleins d'harmonie et quantité de jolis morceaux dont quelques-uns ont mérité les honneurs du *bis*. Quant à l'intrigue, il s'agit, comme dans toutes les pièces espagnoles, d'un tuteur barbare et ladre qui veut unir sa pupille à un barbon ridicule; la jeune fille proteste, résiste et finit, grâce à sa camériste et à un Anglais égaré à Cadix, par épouser un jeune homme qu'elle aime éperdument depuis vingt-quatre heures; on ne saisit pas très-bien les incidents de cette intrigue, on ne comprend pas du tout pourquoi cela se nomme *les Nuits d'Espagne*, mais on est venu pour la musique, on écoute de charmantes mélodies, on oublie les paroles pour les airs, et on applaudit de grand cœur à cet heureux début.

MAXIME TERMONT.

La maison Hachette vient de mettre en vente plusieurs romans d'auteurs aimés du public: *Germaine*, par M. E. About; *Une vengeance*, par madame Léonie d'Aunet; le *Cadet de Colobrière*, par madame Ch. Reybaud; les *Roués innocents*, par M. Louis Ulbach. Nous les apprécierons dans une prochaine revue bibliographique.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché: il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuette de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.